

Photographier les cabanons de la Vallée de Quint.

Ma fréquentation de la Vallée de Quint remonte à mon enfance au cœur des années 60. Je suis fasciné par ces petites maisons abandonnées, souvent presque en ruines, et propres à nourrir mon imagination. Je suis impressionné par leur isolement et la petitesse de ces constructions de pierre dans lesquelles, pourtant, la vie me semble possible. Sans doute une vie en miniature... une vie de Robinson, d'ermite, de naturaliste, de contemplatif... une vie pauvre sans doute, mais aventureuse.

Lorsque je les visite, en cachette bien entendu, j'y trouve toutes sortes de curiosités apparemment oubliées : des vieilles charrues, des râtaux, des échelles de bois, des chaises dépaillées, des restes de placards encastrés dans les murs en hauteur attestant qu'il y a eu un étage et qu'on pouvait y vivre, des boîtes de conserves, des mégots, des vieux journaux, des traces de feux qui me disent que d'autres que moi y viennent peut-être encore, des excréments d'oiseaux, et j'en ai bien peur, la possibilité de rencontrer une vipère.

Souvent, pour m'y rendre, il me faut passer une clôture électrique ou barbelée, traverser un champ, sauter un gaudre, grimper en lisière de forêt, m'écorcher aux ronces agressives qui défendent les abords, regarder en arrière pour voir si le propriétaire m'a repéré (il y en a certainement un), tenter de pousser une vieille porte un peu pourrie, d'allure fragile qui refuse de s'ouvrir tant elle est prise dans les branchages, les tuiles tombées du toit, les buissons envahissants, la terre accumulée ...

À vrai dire je ne sais rien de ces cabanons : sont-ils vraiment abandonnés ? Qu'ils aient été des abris, des remises, des bergeries ou des habitations m'intéresse moins que de m'y projeter moi-même, avec mes rêves... En avoir un, à moi, comme on a son coin secret. Et en faire quelque chose... En bricolant, pour trois fois rien, je pourrais sans doute le restaurer, l'aménager, travailler un peu les abords pour en faire mon refuge, mon observatoire, le conservatoire de mes secrets, mon espace de silence, le lieu où plus tard je pourrais recevoir mes frères et sœurs, ou mes amis... si ça les intéresse de venir partager quelques temps mes rêves de Robinson.

Bien plus tard, au début du siècle suivant, me voici de nouveau dans la vallée, installé de manière définitive, en famille, dans une maison confortable, mais qui sans doute, il y a bien longtemps, n'était pas bien plus grande qu'une petite bergerie accrochée à la pente qui mène au plateau d'Ambel, en lisière de forêt... on en devine encore la trace en façade dans l'agencement des pierres !

Si je retrouve ici des rêves d'enfant, ces cabanons me fascinent toujours autant. Mais désormais ils racontent à l'adulte une part de l'histoire de la Vallée de Quint : Le pastoralisme, la vigne et les cultures en bord de rivière, la petite habitation relai indispensable lorsque les terres, avant le remembrement, pouvaient se trouver à presque une journée à pied de la maison familiale.

Et lorsque je les regarde, ils me semblent ponctuer et commenter le paysage. Ils sont muets et savent tout de leur histoire. Ils pourraient témoigner des usages, des coutumes et des savoir-faire des paysans de l'époque, mais ils gardent le secret.

Alors, armé de mon appareil photo, en toutes saisons, je me lance dans une sorte d'inventaire... de collection. Je numérote chaque construction et même les ruines, puis je reporte chaque numéro sur une carte. La photo devient l'outil me permettant de revisiter, d'analyser, de comparer, d'apprécier et d'aimer des paysages dont ils sont les figures de premier plan, les personnages principaux, mais aussi scruter mille détails, propres à chacun d'entre eux, qui racontent encore mille histoires vraies... si nous voulons bien les entendre.

